

Échos de la presse

Objektyp: **Group**

Zeitschrift: **Bulletin pédagogique : organe de la Société fribourgeoise d'éducation et du Musée pédagogique**

Band (Jahr): **44 (1915)**

Heft 19

PDF erstellt am: **13.07.2024**

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern. Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Vingt-cinq ans sont passés. Leur lumineuse trame
Est le présage heureux d'un fertile avenir ;
Puisse votre chemin chaque soir se fleurir
Des multiples bonheurs qui font rajeunir l'âme.
Longtemps encor brillez, flambeaux étincelants
Sur la route parfois brumeuse et incertaine,
Et, daigne un jour, plus haut que toute gloire humaine
Le Ciel ouvrir pour Vous son éternel printemps.

Ce 9 novembre 1915.

Léon PILLONEL.

ÉCHOS DE LA PRESSE

Une Ecole en Alsace. — Qui de nous n'a pas été ému par le récit de Daudet intitulé la *Dernière classe* ? Aujourd'hui, cette vision appartient au passé mort. L'école française a pénétré de nouveau en Alsace ; elle est ressuscitée, dès la première apparition des uniformes, dans ce qu'on appelait, l'an dernier encore, le pays d'Empire. Nous avons assisté à une leçon, à l'école primaire de Saint-Amarin, et nous n'oublierons jamais le spectacle poignant dont nous avons été le témoin, la mine attentive, passionnée et comme mystique de tout ce petit monde reconquis.

Une école de village, grise et terne, comme elles sont presque toutes. Dans le vestibule, les sabots sont soigneusement rangés contre la muraille, attendant sans bruit la récréation. Nous entrons dans une classe de filles. Elles se lèvent d'un geste automatique, tandis que la Sœur vient au-devant de nous. Des uniformes français et une coiffe de religieuse, dans une salle d'école et en Alsace, on avouera que c'est un spectacle rare. L'enseignement n'a jamais cessé dans ce pays d'avoir un caractère confessionnel et d'être donné par des Sœurs. Celles-ci, avec un dévouement admirable, ont mis leurs forces à la disposition de l'autorité française, tout en n'ignorant pas que, dans les écoles de la nouvelle Alsace, il ne saurait y avoir de places durables pour elles.

Si les enfants et leur maîtresse sont demeurées les mêmes, au milieu de tant de bouleversements, les murailles ont fait peau neuve. Elles sont badigeonnées de frais et ont reçu une naïve décoration de fleurs bleues, blanches et rouges. De grandes cartes de France pendent aux parois ; quelques-unes sont antérieures à 1870, mais aucune n'est récente ou retouchée, et nous préférons qu'il en soit ainsi. Des photographies, choisies au hasard et qui représentent tous les aspects imaginables des paysages de France, complètent l'ornementation murale. Enfin, au-dessus du pupitre, sont accrochés les portraits de M. Poincaré et du général Joffre, dans un faisceau de drapeaux tricolores.

L'enseignement est compris dans le même esprit patriotique que l'aménagement. Sous le régime allemand, le français était exclu du programme de l'école primaire, et, comme la population ne parle dans l'usage courant que l'alsacien, la plupart des enfants ne savaient

pas, en août dernier, un traître mot de français. On s'efforce de combler rapidement cette lacune, mais les leçons doivent être données en allemand, la seule langue que les élèves possèdent assez pour suivre l'enseignement avec profit. Les progrès que ces fillettes ont faits en quelques mois sont surprenants. Sans doute, il y a quelque chose d'encore un peu machinal dans leur façon de parler et les récitations sont supérieures à la conversation. Mais les enfants comprennent parfaitement le sens de ce qu'elles récitent, alors même qu'il ne leur serait pas possible de former toutes ces phrases elles-mêmes. Elles ont, pour la plupart, y compris la maîtresse, un accent assez prononcé, comme de juste, mais ce qu'elles disent a l'accent du cœur.

C'est là ce qui frappe avant tout : la bonne volonté, le sérieux avec lesquels ces enfants se soumettent à une discipline nouvelle et malaisée. Ils sentent que ce n'est pas une branche comme une autre, ni des leçons ordinaires, et qu'en faisant des progrès rapides, ils accomplissent une sorte d'œuvre historique. Ce n'est peut-être pas conscient chez tous, car ces gamins sont encore bien petits, mais le rôle à jouer et la niche à faire aux anciens maîtres est un mobile aussi pour eux. Et puis, il y a autre chose, il y a les soldats, qui les attendent à la sortie et avec lesquels ils veulent pouvoir parler, car les soldats sont les grands amis des enfants. Ils forment partout dans les villages des groupes inséparables et touchants.

Dans une école de filles, tenue par des Sœurs, le chant est la branche préférée de la maîtresse et de ses élèves. On chante en français et cela représente un grand effort ; mais le cœur supplée parfois à la mémoire et toutes ces petites voix n'oublient pas un seul des couplets sanglants et héroïques de la *Marseillaise*. C'est devenu leur hymne et l'on ne peut pas voir en Alsace trois enfants ensemble dans une rue, loin de toute surveillance, sans qu'aussitôt ils entonnent la *Marseillaise*. C'est une mode, le goût du nouveau et du défendu, le défendu d'hier. C'est aussi une manière pour les parents d'exprimer leurs sentiments. Car il est vraiment trop tôt pour supposer une conviction personnelle chez les petits.

Nous sommes allés ensuite « inspecter » une classe de garçons, plus avancés, car ils apprenaient déjà un peu de français sous le régime allemand. Il y a pour toute la vallée une seule école primaire supérieure et les élèves font souvent six à huit kilomètres pour s'y rendre. Leur professeur est un agrégé, qui enseigne en temps de paix au lycée Condorcet et qui paraît s'être voué avec passion à sa tâche nouvelle. Il donne ses leçons en uniforme, et n'est pas le seul à le porter. Les pantalons rouges et les vestes de futaine, avec un numéro au col, sont devenus, comme la *Marseillaise*, la grande mode, parmi les petits Alsaciens, et beaucoup vont en classe ainsi. Il semble vraiment qu'on a envoyé en Alsace tous les stocks inutilisés de drap militaire.

Dans cette école, les élèves savent assez de français pour que l'enseignement puisse être donné complètement dans cette langue. Cela permet de ne pas négliger les autres branches. Nous avons assisté à une leçon d'histoire extrêmement savante et improvisée, car nous n'étions pas attendus. Le sujet en était Charlemagne.

Il faut souhaiter que les enfants d'Alsace, en ces temps troublés, ne raisonnent pas et qu'ils se laissent guider par le cœur, qui les porte

vers leurs amis les soldats. Il y a un an, tout ce qui venait de France était proscrit ; on ne parle plus maintenant que de la « France chérie ». Ces enfants sont les victimes de la guerre, qui leur apporte la délivrance, car le changement, en pareille matière, c'est l'anarchie. Ou, si l'on préfère, ils sont les dernières victimes de 1870. Les Alsaciens sont comme les fils de parents divorcés, tirillés de l'un à l'autre. Sauront-ils jamais retrouver, au fond de leur cœur, un vrai amour filial, confiant, absolu, irraisonné, comme doit l'être le patriotisme ?

Cela, c'est le souci de l'avenir. Pour l'instant, la nouvelle école n'a qu'une tâche, celle d'élaborer l'Alsace de demain, d'être l'« instrument » qui rendra définitive la conquête, et tous, élèves et maîtres, s'y donnent de tout cœur.

Et, en repassant devant les sabots alignés, nous entendions encore retentir à nos oreilles le cri de cent poitrines enfantines : « Vive la France ! »
(*Journal de Genève.*)

* * *

Le grand journal parisien le *Temps* poursuit une campagne qu'il a entreprise il y a bien longtemps déjà pour le relèvement du niveau des études et pour le respect de notre belle langue française.

Ce qui y donne lieu, c'est, paraît-il, un certain nombre de candidats malheureux de la session d'examens qui se termine en ce moment, se plaignant de n'avoir pas trouvé la même indulgence que leurs aînés avait trouvée l'an dernier au moment de partir pour leur service militaire.

Le *Temps* approuve ce retour à une demi-sévérité.

« Cette facilité des jurys, dit-il, toute naturelle à l'égard de collégiens appelés rapidement sous les drapeaux ou qui devançaient l'appel ou même, déjà incorporés, quittaient le dépôt pour la salle d'examen, porterait, en devenant la règle, un coup mortel à l'institution.

« En principe, le baccalauréat sert de régulateur aux études secondaires et de garantie à l'enseignement supérieur. Aussi, ne serait-il nullement souhaitable qu'aux autres ruines amoncelées par la guerre s'ajoutât bientôt celle-là.

« Le baccalauréat, certes, n'est pas un brevet de génie ; mais il est, ou devrait être, la sanction d'études secondaires bien faites, c'est-à-dire d'une culture générale. Il faut donc en exiger ce qu'il représente, en lui assurant toutes garanties pour qu'il le représente effectivement. S'il est fâcheux de faire des bacheliers sans latin, il paraît plus lamentable que jamais d'en fabriquer qui ne sachent pas le français.

« Rien n'agit, voyez-vous, comme l'impératif catégorique des sanctions. Il convient de prendre les jeunes gens tels qu'ils sont ; en effet, ils sont des hommes qui, pour la plupart, mesurent strictement leur effort aux conditions du succès. Par suite, on renforcerait vite et notablement l'étude du français, en modifiant sur quelques points la procédure du baccalauréat. Et, du même coup, on améliorerait le reste, à la condition de vouloir. »

Le *Temps* réclame donc pour chaque matière, et spécialement pour la composition française, une note qui, sans être le zéro, soit éliminatoire par sa seule insuffisance, « parce qu'un examen de la culture géné-

rable, dit-il, qui permet de négliger telle ou telle matière, y compris le français, manque le but et implique contradiction ».

Comme le disait M. Lapie, directeur de l'enseignement primaire, « il est inadmissible qu'un candidat au baccalauréat de philosophie commette vingt-trois fautes d'orthographe dans sa copie. Il est inadmissible qu'un jeune homme aussi faible en français ne soit pas arrêté à la première partie du baccalauréat. »

Nous comprenons très bien ces doléances, remarque non sans raison un organe de la presse confédérée. A force d'éparpiller les efforts des élèves, pour leur faire savoir un peu de tout, ils ne savent un peu bien d'aucune matière. Cependant, la première qu'ils devraient savoir, c'est leur langue nationale, et il y a des professeurs de rhétorique qui ont parfaitement honte de l'orthographe et du style de leurs élèves.

Il faut que cela change. Les rhétoriciens d'autrefois savaient écrire, pourquoi ceux de maintenant en sont-ils incapables, en presque totalité?

Ces réflexions du *Fribourgeois* sont très justes. Seulement, elles ne s'appliquent pas uniquement aux élèves de rhétorique. Combien d'aspirants à la carrière de l'enseignement et même — *horresco referens* — de maîtres connaissant l'histoire, la géographie, les mathématiques, la physique, la chimie, bref un peu tout, qui sont incapables de rédiger convenablement un rapport, un article ou une simple lettre de quelques pages !

BIBLIOGRAPHIES

DECROLY ET MONCHAMP, *L'Initiation à l'activité intellectuelle et motrice par les jeux éducatifs*. Contribution à la pédagogie des jeunes enfants et des irréguliers, 1 vol. in-16, 2 fr. 25, Delachaux et Niestlé, Neuchâtel.

Ce livre contient la description des jeux éducatifs, dont la collection a été publiée, en deux séries de 15 jeux chacune, à 30 fr. et 20 fr., par l'Institut J.-J. Rousseau, à Genève. Ces jeux ont été expérimentés soigneusement par M. Decroly et ses collaborateurs, pendant plus de douze ans d'observation dans la patiente éducation d'anormaux, d'irréguliers ou de très jeunes enfants.

Dans leur préface, les auteurs ont résumé dans les phrases suivantes les principes qu'ils ont essayé de réaliser dans le choix et la succession de leurs jeux éducatifs, en vue d'obtenir « l'initiation de l'enfant à l'activité intellectuelle et motrice : 1° « Favoriser la représentation mentale, par une intuition constante et bien comprise, des leçons objectives et concrètes. 2° Exciter l'activité volontaire et l'initiative en faisant participer l'enfant à la leçon d'une manière matérielle, et en l'amenant à y faire œuvre personnelle. 3° Adapter le travail aux capacités volitives, à la forme de mise en train, à l'endurance, au type de fatigue. 4° Combattre les automatismes inutiles et les tics, en changeant à temps de leçons et en remplissant d'occupations utiles tous les moments libres. 5° Donner à l'enfant la notion d'obligation, de responsabilité et de sanction ; à cet effet, exercer un contrôle étroit sur le rendement en